

mort tragique de son ancienne maîtresse, et elle était fort émue. Cependant, elle répondit clairement et sans hésitation aux questions que lui adressa le magistrat. Elle donna, d'une façon plus complète encore que ne l'avait fait la concierge, le signalement de l'individu qu'elle avait vu plusieurs fois chez Mme Cadore. Elle ne savait pas son nom, mais elle pensait que ce devait être un parent de la cartomancienne. Il la tutoyait et elle lui disait vous. Elle le recevait comme contrainte et forcée ; presque toujours, ils causaient à voix basse. Deux fois, ayant dit qu'il avait faim, Mme Cadore lui avait fait servir à déjeuner ; il avait mangé comme un affamé. Mme Cadore lui donnait de l'argent ; c'était pour se débarrasser de lui, car il lui faisait peur. Quand il était parti, elle restait longtemps pâle, tremblante, comme brisée ; et tout le reste de la journée et même le lendemain, elle était de si mauvaise humeur, qu'elle n'était pas à approcher. Maria ne connaissait pas la fortune de son ancienne maîtresse ; mais elle avait, certainement, une forte somme d'argent dans son armoire. Il devenait évident que le visiteur avait appris ou deviné que la cartomancienne avait de l'argent chez elle et qu'il avait prémédité son crime afin de s'emparer du pécule de la vieille femme. Sans aucun doute, il était entré dans l'appartement ayant dans sa poche la corde avec laquelle il avait étranglé sa victime.

Le lendemain, par les rapports des policiers, qui avaient trouvé plusieurs personnes ayant connu autrefois Jules Pertuiset, on acquit la conviction que la tireuse de cartes avait été assassinée et volée par son mari. En effet, le portrait qu'on avait fait de l'ancien boursier, aux agents de la sûreté, répondait exactement au signalement de l'individu qui rendait visite à la Cadore et quo deux femmes avaient vu pénétrer dans la maison un peu avant l'heure où le crime avait été commis. Mais ce n'était pas tout : il fallait retrouver le sieur Jules Pertuiset, qui avait disparu depuis plusieurs années, emportant l'argent de nombreuses dupes, et dont on n'avait plus entendu parler. Où se cachait-il ? Avait-il quitté Paris, immédiatement après le crime, pour se réfugier hors frontières ? Il devait avoir changé de nom plusieurs fois, et, en dehors de ses escroqueries, de ses abus de confiance, il n'en était probablement pas à son premier crime. Parviendrait-on à se mettre sur sa piste ? Trop grand est le nombre des malfaiteurs, des criminels qui, plus adroits et plus rusés que ceux qui les cherchent échappent à la justice et au châtiement.

Le signalement du meurtrier présumé fut envoyé à tous les parquets de France et transmis aux brigades de gendarmerie. En même temps, les agents de la sûreté fouillaient Paris et la banlieue. D'autre part, les journaux racontèrent le crime de la rue de Cléry et donnèrent le signalement de l'individu qu'on croyait en être l'auteur, ajoutant que ce signalement, répondait à celui d'un nommé Jules Pertuiset, le mari de la victime, de sérieuses préventions s'élevaient contre cet homme, qui avait déjà été condamné à la sixième chambre du tribunal correctionnel de la Seine, à deux ans de prison par contumace.

XIII

UN ANCIEN PROTECTEUR.

Mlle Clérie, la Danaë du beau neveu de la vieille demoiselle Arthémise de Nangis, venait de s'installer, après avoir logé quinze jours dans une maison meublée, ce qui n'était pas son rêve, dans le joli petit hôtel que le baron lui avait loué avenue de Villiers. Antonin avait bien fait les choses ; il était généreux à ses heures et prodigue par fantaisie. Mlle Clérie avait deux beaux chevaux dans son écurie, un landau et un coupé sous la remise, un cocher, une cuisinière, une femme de chambre et un valet de pied. Certes, elle pouvait s'applaudir d'avoir su prendre dans ses filets le dernier des Canonge. Celui-ci avait un appartement rue Tronchet. Là, il avait également deux chevaux, une victoria, un coupé et trois domestiques : cocher, valet de chambre, valet de pied. Toutefois, sa maison n'était pas montée à beaucoup près comme celle de la sultane. Etant plus souvent chez celle-ci que chez lui, il n'avait pas de cuisinière et rien de ce qu'il eût fallu pour recevoir ses amis. Il est pas chez Clérie, il déjeunait ou dînait au restaurant.

Mlle Clérie s'appelait de son vrai nom Juliette Jomard. Elle était la fille d'une marchande de quatre saisons qui, du matin au soir poussait devant elle sa petite voiture chargée de légumes, criant à plein poumons : carottes nouvelles, de la salade, du beau cresson de fontaine, des poireaux, six liards la botte etc. La marchande se demanda ce qu'elle pourrait bien faire de sa fille quand celle-ci eut quatorze ans. Elle l'avait mise en pension, autant peut-être pour s'en débarrasser que pour la faire instruire, et la fillette, montrant certaines dispositions pour la musique, on lui apprit le solfège et à jouer du piano. Or, on dit à la mère que Juliette était une très bonne musicienne, qu'elle avait une voix magnifique, qu'elle chantait comme la Patti et qu'il fallait absolument qu'elle entrât au Conservatoire de musique.

Juliette devint élève du Conservatoire. Sa mère la voyait déjà à l'Opéra remplaçant Mme Carvalho, Krauss, Leuvers, et éclipasant du coup toutes les autres cantatrices. Mais il fallut en rabattre. Juliette échoua piteusement à tous les concours, et au lieu du merveilleux engagement que la mère et la fille avaient rêvé à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique, faute de grives on prend des merles, et à l'étourdissant succès qui devait plonger dans les ténèbres de l'oubli les Malibran, les Falcon et les Doris, la nouvelle prima donna fit ses débuts dans un café-concert, où l'on remarqua surtout qu'elle avait de la jeunesse, un joli minois, de belles épaules, l'œil agaçant, et ne demandait pas mieux que de faire cascader sa vertu.

Après avoir chanté dans presque tous les cafés-concerts de Paris, sans qu'on eût admiré sa voix plus que celle de n'importe quelle autre, la belle Juliette se dégota matin, elle décampa sans tambour ni trompette. Quelques-unes de ses bonnes petites camarades disaient en riant qu'elle était partie pour Saint-Petersbourg, ayant en poche un superbe engagement ; d'autres

assuraient, non moins malicieusement, qu'un riche ami boyard caucasien l'avait enlevée pour en faire la souveraine de ses domaines. En réalité, on ne savait ni où elle était allée, ni pourquoi elle était partie.

Quelques années plus tard, sous le nom de Clérie, on la retrouva faisant partie d'une troupe de comédiens, tenant tant bien que mal, comme nous l'avons dit, l'étaplot d'ingénue et jouant principalement les rôles où il y avait quelque chose à chanter. Nous avons commenté Mlle Clérie, qui ne voulait plus du tout s'appeler Juliette et moins encore Mlle Jomard, avait quitté Troyes pour venir jouer à Paris, près du baron de Canonge, un rôle qui n'était certainement pas nouveau pour elle.

Un soir, vers dix heures, en attendant Antonin, qui devait venir à minuit, elle s'amusa, pour passer le temps et ne pas s'ennuyer, à jouer sur son piano des valses et des polkas. Tout à coup sa femme de chambre entra éfaré dans le salon et lui annonça une visite. Une visite à cette heure de la nuit ! C'était d'autant plus extraordinaire que Clérie n'avait encore reçu personne chez elle et que, depuis son retour à Paris, elle n'avait reçu que deux ou trois de ses anciennes connaissances. Mais son étonnement devint de la stupeur quand la femme de chambre lui dit que c'était un homme qui demandait à lui parler et que cet homme assez mal vêtu, avait refusé de dire son nom, prétendant que Mlle Clérie le connaissait depuis longtemps et serait éuchanté de le voir.

— Mais c'est faux, je ne connais pas cet homme, dit Clérie, fort troublée ; il faut le renvoyer.

— Je lui ai dit que Madame n'était pas visible, qu'elle ne le recevrait point, qu'on ne se présentait pas chez le monde à une pareille heure, et j'ai essayé de le mettre dehors. Alors il m'a repoussée et m'a répondu, en me lançant un regard dans lequel j'ai frissonné :

— Je ne sortirai d'ici qu'après avoir causé avec votre maîtresse ; allez m'annoncer et ne faites pas de bruit, c'est inutile. Surtout ne venez pas me dire que Mlle Clérie ne peut pas me recevoir.

— Mais cet homme est un malfaiteur ! exclama Clérie.

— Il en a l'air, madame.

— Est-ce que le cocher et le valet de pied ne sont pas ici ?

— Ils sont sortis.

— Pour aller où ?

— Probablement jouer aux cartes dans quelque cabaret.

— Voilà de singulier domestiques.

— Tous sont un peu comme cela.

— Que faire ? Il faut crier, appeler, faire arrêter cet homme.

Soudain, la porte du salon s'ouvrit brusquement et l'individu, qui avait refusé de dire son nom, parut sur le seuil. La maîtresse et la servante poussèrent un cri de terreur. L'homme, cependant, ne paraissait pas avoir de mauvaises intentions.

— Mademoiselle Clérie m'excusera d'avoir forcé sa porte, dit-il d'un ton légèrement gouaillard ; mais je ne m'amusais pas d'attendre en bas dans le corridor et j'ai perdu patience.

Clérie eut un haut-le-corps et elle resta immobile comme pétrifiée, les yeux fixés sur l'étrange visiteur. Elle venait de reconnaître un de ses anciens protecteurs,